



MARILYSE
TRE COURT

ET J'AI CHOISI DE
VIVRE

MARILYSE TRE COURT

Et j'ai choisi de vivre

© MARILYSE TRECOURT, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1192-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes amis, à tous ceux
qui ont toujours cru en moi,
plus que moi-même*

*« Personne ne peut retourner en arrière,
mais tout le monde peut aller de l'avant.
Et demain, quand le soleil se lèvera, il suffira de répéter :
Je vais commencer cette journée comme si c'était la première de ma vie. »*

*Paulo Coelho,
Le manuscrit retrouvé*

1 - Alice

— Allô, pouvez-vous envoyer une ambulance ? C'est pour mon mari. Il... il est inconscient. Je n'arrive pas à le réveiller. Pardon ? Je ne sais pas ! Il est peut-être tombé dans les escaliers, il a un peu de sang à l'arrière de la tête... Oui, je sens son pouls, mais il bat faiblement. Enfin, je crois. Faites vite, s'il vous plaît !

Je leur donne l'adresse : Boulangerie *La Baguette enchantée*, 398 W Broadway, New York, NY 10012. Et je finis par raccrocher en priant pour qu'ils arrivent à temps.

Je tâte à nouveau son poignet. Son pouls pulse toujours sous mes doigts. Le sang ne s'écoule plus de sa tête. Mais son visage est atrocement blanc. Je prends sa main et la couvre de baisers pour lui insuffler de la chaleur, de l'amour, un peu de vie.

Ses lèvres deviennent bleues. Mais son cœur bat toujours. J'ai cru que le mien allait s'arrêter tout à l'heure, quand je l'ai vu inerte, sur le sol. J'ai tellement peur. Peur de le perdre. Peur de ne plus revoir ses yeux rieurs, ses mains pétrir la pâte ou déposer une framboise fraîche au sommet d'une religieuse, ses lèvres se rapprocher des miennes, ses bras musclés recouverts du nuage de farine, ses boucles brunes s'agiter en tous sens quand il chante.

Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Je suis la seule responsable de... cet accident. Car c'est un accident. Et c'est ce que je répondrai si on me pose la question. À moins que je ne leur explique qu'il est tombé tout seul dans les escaliers. C'est vrai, il a pu glisser après tout. Ça arrive tous les jours. Je crois même que c'est la première cause de décès, les accidents domestiques. Oui, c'est ce que je dirai finalement. Et c'est d'ailleurs la raison que j'ai donnée aux secours. Enfin, je crois... À moins que... Oh, je ne sais plus !

Ce n'est pas ça, le plus important, finalement... L'important, c'est de le sauver. Le reste, je m'en occuperai plus tard, quand il ira mieux. Je réglerai tout. Comme d'habitude. Je sais gérer les situations de crise...

Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à présent. Je pensais l'avoir gérée, la crise qui avait mis fin à mes années d'insouciance. Je pensais avoir tout fait bien comme il faut et que mon passé resterait sagement rangé dans la case de mes souvenirs, quoi qu'il m'en coûte. Mais il vient de resurgir de la façon la plus inattendue, la plus violente, et la plus dramatique dans ma vie actuelle, en lui infligeant un coup d'arrêt fatal.

Tout cela est ma faute. Mais comment aurai-je pu l'anticiper, après tout ? Comment aurais-je pu deviner ?

J'entends la sirène de l'ambulance se rapprocher. La même que celle que je maudis toutes les nuits quand elle retentit dans le quartier en me réveillant en sursaut. À présent, je la bénis. Faites vite !

Je me penche en avant et approche ma bouche de son oreille.

— Tiens bon, mon cœur, ils arrivent. Ça va aller, ne t'en fais pas. Je t'aime, tu sais. Tu en douteras peut-être un jour, quand tu sauras tout. Mais à ce moment-là, rappelle-toi que je t'aime et que je t'ai aimé à la minute où nos regards se sont croisés.

2 - Alice

Deux ans plus tôt...

— Je n'arrive pas à y croire...

— Moi non plus.

Maxime est assis à mes côtés, sur ce banc, et regarde droit devant lui. Comme moi, il ne peut détacher ses yeux de cette devanture. Pourtant, elle n'a vraiment rien d'engageant. L'enseigne de l'*Indian Take Away* se cache sous la poussière et les fientes de pigeons. La vitrine a été entièrement recouverte de peinture blanche pour éviter que des curieux ne jettent un œil à l'intérieur, même s'il n'y a rien d'intéressant. Seulement quelques chaises bancales et des tables en plastique blanc, un comptoir de fortune, de grands posters de stars de Bollywood punaisés sur le mur et sur lesquels ont été fixés des colliers de fleurs en tissu, des images du dieu éléphant Ganesh représenté en rose fluo, et des piles d'emballages en polystyrène qui menacent de s'effondrer. L'arrière-boutique est tout aussi désolante. Un vieux frigo hors d'usage qui n'a pas dû être nettoyé depuis des dizaines d'années, des traces de salade lyophilisée, des étagères où s'entassent des boîtes graisseuses d'épices et de sauces suspectes et une batterie de casseroles à la propreté douteuse.

Et pourtant, cette boutique est à nos yeux la plus belle du monde. Elle représente notre rêve ultime. Notre *american dream*. Cette boutique est désormais la nôtre... Et je savoure cet instant, une main jouant avec les clés de la porte d'entrée et l'autre lovée dans celle de Maxime. Je sens son cœur battre dans cette main. Il est aussi excité que moi, je le sais. Le ménage et les travaux qui nous attendent ne nous font pas peur, au contraire. Nous avons hâte de nous y mettre pour créer la boutique que nous avons imaginée, désirée et dessinée des centaines de fois au cours de ces derniers mois.

Je n'arrive toujours pas à réaliser la chance que nous avons eue. D'abord

de gagner notre carte verte à la loterie ! Mais aussi et surtout de trouver cette boutique, en plein cœur de Greenwich Village, au centre de Manhattan, où le prix des loyers ne cesse de grimper depuis une vingtaine d'années. Notre budget ne nous laissait même pas espérer une prospection dans ce quartier. Nous étions obligés de nous contenter du Queens ou du Bronx, dont les prix restaient néanmoins affolants et qui réduisaient considérablement notre enveloppe dédiée aux travaux. Nous avons visité plusieurs locaux ces dernières semaines, mais aucun ne nous avait convaincus. Nous ne pouvions nous projeter à l'intérieur, et encore moins imaginer notre boutique en lieu et place de ces magasins auxquels nous ne parvenions pourtant pas à trouver de vrais défauts...

Et puis, un dimanche où nous nous promenions dans notre quartier préféré, celui que les New Yorkais appellent The Village, nous nous étions assis sur ce même banc pour siroter notre « Molten Chocolate Frappuccino » acheté au Starbucks du coin. En ce mois d'octobre, l'air était frais et le soleil voilé et au bout d'une quinzaine de minutes, nous avons commencé à avoir froid. Sans nous en apercevoir, nous avons arrêté de parler et regardions droit devant nous. Nous observions cette boutique décrépie sans oser nous avouer que nous la trouvions parfaite, tellement nous supposions que l'autre aurait ri en entendant quelque chose d'aussi absurde. Je me souviens avoir doucement tourné la tête vers Maxime, en souriant. Il me regardait déjà, avec le même sourire un peu niais. Nous avons éclaté de rire et nous sommes embrassés. Dès le lendemain, nous avons enquêté pour savoir si cette boutique était à vendre, aucun écriteau ne le mentionnant, et qui en était le propriétaire. Cela nous a pris plusieurs semaines avant que l'on apprenne que le propriétaire était reparti précipitamment en Inde, au chevet de sa mère malade, mais qu'il n'était jamais revenu. Et pour cause, il était mort. C'est son frère qui avait hérité de ce magasin et qui accepta de le vendre, à un prix exorbitant selon lui, mais particulièrement intéressant selon le marché de l'immobilier new yorkais. Nous avons accepté l'offre et nous l'avons signée le plus vite possible, avant que le propriétaire ne revienne sur sa proposition.

Lors de notre première visite du local, j'ai eu peur que Maxime ne soit rebuté par son état délabré. J'aurais dû faire confiance à son côté résolument

optimiste, voire utopiste parfois, qui, cette fois encore, m'a surprise et rassurée. Il était aussi enthousiaste que moi et s'est mis à faire de grands gestes en m'expliquant comment nous pourrions réaménager l'espace, disposer le mobilier, décorer les murs et installer son matériel. La poussière, les meubles boiteux, la graisse sur les murs, tout cela n'existait plus. Alors que je lui tournais le dos, absorbée dans l'observation de ce frigo antédiluvien, il m'avait attrapée par la taille et fait pivoter vers lui. Il avait approché son visage du mien et m'avait embrassée à pleine bouche, sans se soucier de la présence de l'agent immobilier, ce qui avait dû renforcer le stéréotype sur les Français et leur fougue légendaire. Maxime m'avait regardée droit dans les yeux et m'avait demandé :

— Tope là ?

— Tope là !

Nous avons scellé notre accord en claquant nos mains, de la même façon que nous l'avions fait quand il m'avait demandée en mariage, sept ans auparavant.

— On y est, me dit Maxime.

— Oui. Je crois que l'heure est venue. On peut faire notre vœu, maintenant.

— Tu as raison, ma Tulipe. C'est le bon moment.

J'aime quand il m'appelle ainsi. Sa tulipe, sa fleur préférée. Celle qu'il m'offre à chacun de nos anniversaires de mariage. Il se tourne vers moi et attrape mon petit doigt avec le sien, avant de fermer les yeux. Je l'imité et pense à mon vœu. Que pourrais-je demander de plus, aujourd'hui ? Tout me semble parfait. Je suis ici, avec mon mari, mon amoureux, mon âme sœur, dans la plus belle ville du monde, dans le plus beau quartier de la ville et devant la porte de ce qui va devenir la plus belle boulangerie ayant jamais existé à New York... Je vis un instant de bonheur pur. Alors je referme mon